

FORMATION URBAINE ET ESPACES MIGRATOIRES

L'exemple de Khouribga (Maroc)

A. BELBAHRI

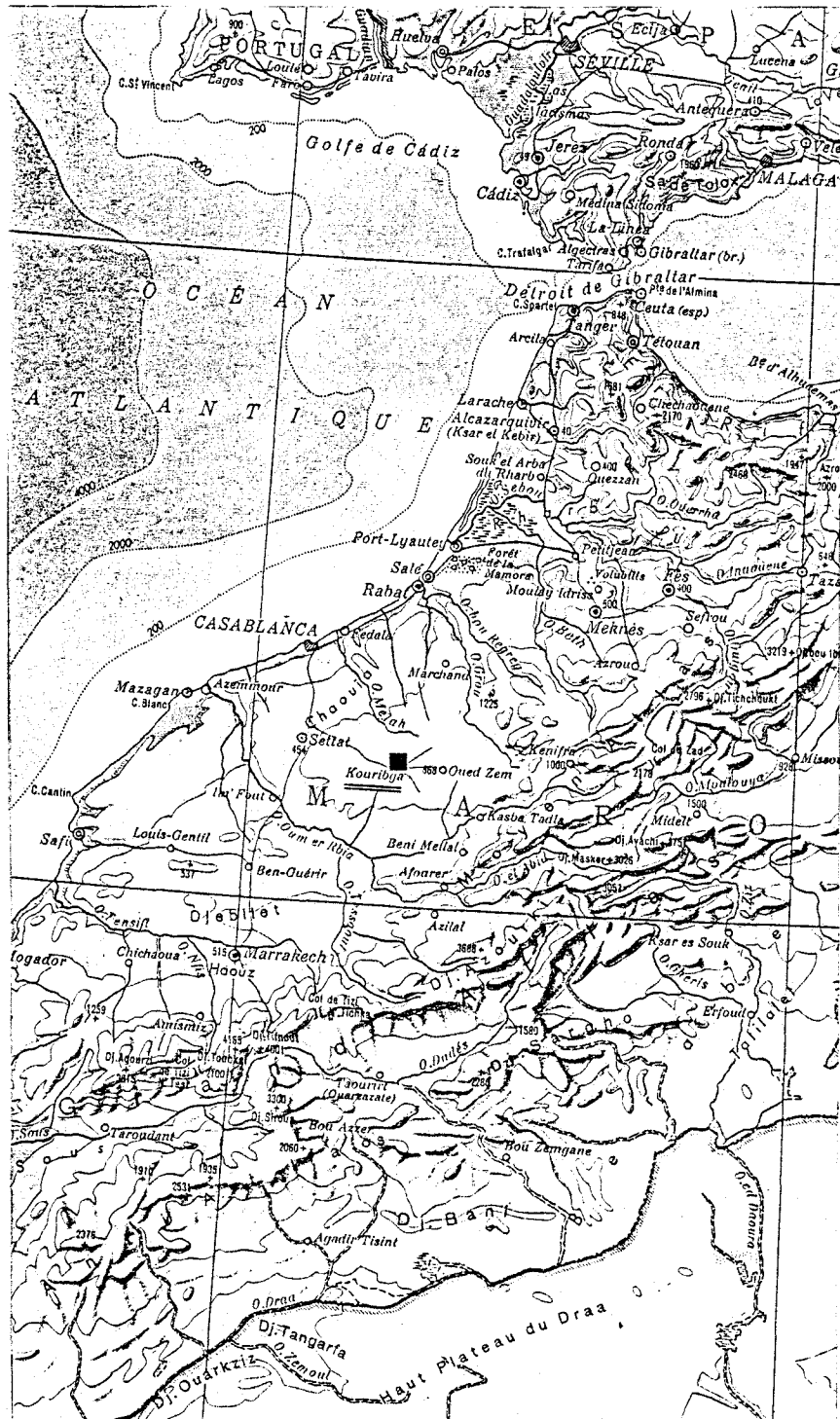
La ville minière d'origine coloniale présente un certain intérêt du point de vue de la connaissance des cultures urbaines. Il s'agit de la création souvent ex-nihilo, d'une agglomération en rupture très nette avec la société indigène environnante. En général, cette société est marquée par un mode de vie rural. L'ouverture d'un gisement rompt l'harmonie du paysage et introduit de nouvelles dimensions dans le temps et dans l'espace par la création d'une cité.

En plus des habitants de la région minière, la ville, ou plus exactement la mine, draine des populations d'origines culturelles très diversifiées et venant de contrées souvent éloignées. Dans le cas des villes minières africaines ou maghrébines, la colonisation européenne a été relativement nombreuse et a marqué la vie sociale de son empreinte culturelle.

A notre connaissance ce type de villes a été un peu négligé par la recherche urbaine dans les pays en voie de développement. Elles ont été abordées d'une manière exclusive :

- soit en tant que villes minières : L'exploitation d'une mine étant considérée uniquement comme une opération industrielle ayant des retombées économiques qui suivent une même logique d'intervention. Cette logique se caractérise par une action de mobilisation d'une main-d'oeuvre potentielle locale, un appel à un prolétariat étranger et par une politique sociale de type totalitaire : gestion totale de la population fixée dans plusieurs domaines de la vie quotidienne (logement, santé, éducation, animation, loisirs...). Il s'agit d'une perspective de la sociologie industrielle qui considère qu'un mineur est un mineur qu'il soit marocain, zaïrois, japonais ou français.

- soit en tant que villes coloniales particulières, en ce sens qu'elles ne présentent aucune "esthétique impériale originale". Ce n'est ni Alger, ni Casablanca et encore moins Fèz ou Marrakech. Elles ne figurent jamais sur les cartes touristiques. Elles ont eu fonction de ponction, des richesses locales par la colonisation. Ce qui est privilégié par la recherche c'est sur-



tout l'analyse des conséquences de la domination coloniale, de son inscription à la fois dans la structure sociale et dans le paysage urbain. Dans ce cas-là la ville n'apparaît que comme un centre minier ayant une fonction stratégique dans un réseau économique colonial.

En fin de compte, les villes minières coloniales n'ont servi que d'illustrations des théories économiques du Tiers-Monde. Illustrations ; sans que ces approches du sous-développement n'aident à comprendre, à l'échelle d'une région délimitée et dans le concret du détail leurs synthèses magistrales (1)(cf S.Amin, Milton Santos....)

Dans une tentative de bilan sur un ensemble de travaux en matière de recherches urbaines dans les douze dernières années J.F. Troin met en relief le fait qu'à l'échelle du Maghreb tout entier, ce sont les études économiques qui l'emportent :

"Elles dépassent souvent le cadre de la ville ou des villes, dans une perspective nationale, notamment dans le secteur des transports et du tourisme..... Viennent ensuite les études sur l'habitat, l'aménagement, les politiques urbaines (17,6%) suivies de près par les analyses de réseaux urbains (17%)" (2)

D'autre part, l'auteur souligne que peu d'études ont été consacrées à la croissance urbaine. La relative ancienneté des villes qui ont été le plus étudiées, et surtout leur taille (les métropoles) a semblé présenté peu d'intérêts pour les chercheurs.

Mais ce que l'on peut constater également, c'est que les villes minières du Maghreb en tant que telles n'ont que très peu intéressé les chercheurs Français du moins dans les dix dernières années.

KHOURIBGA

Dans une note préalable à une recherche sur Khouribga, ville minière née dans les années 20 après la découverte d'un gisement de phosphate, R. Duchac fait un bilan des études entreprises sur cette ville (3). La dernière étude

(1) J. PEGUNIER : "Espaces urbains en formation dans le Tensift" Rabat - SMER 1981 p.17

(2) J.F. TROIN : "Essai de bilan des recherches urbaines au Maghreb" in Politiques urbaines dans le Monde Arabe, EMA 1, Lyon 84, pp. 61-69

(3) R. DUCHAC : "Recherche sur le développement de Khouribga" in Rev. de l'Occid. Musulman n°7, 1er trimestre 1970. Aix. p.30
Nous n'avons pas encore connaissance de la suite qui a été donnée à cette recherche.

La dernière étude sur Khouribga, avant celle de l'équipe du CRESM date de 1960 (4). Le nombre d'enquêtes faites jusque là sont nombreuses mais limitées à l'étude de la mine ou des villages miniers. Ce qui ne saurait rendre compte de la réalité de la ville qui rappelons-le comptait déjà 300 000 habitants en 1970.

R. Duchac remarque, à juste titre, que ce qui est particulier à Khouribga par rapport aux villes-usines européennes du XIX^{ème} siècle c'est le caractère relativement récent de sa création. La politique de l'Office Chérifien des Phosphates (O.C.P.), comme moteur de tous les domaines de l'activité urbaine, a été, à Khouribga beaucoup plus déterminante que "ce su'ont pu être dans leurs fiefs respectifs les rôles de Michelin ou de Schneider".

Les conséquences de cette politique dans l'évolution des modèles culturels et des structures sociales ont été beaucoup plus radicales à Khouribga que dans les cités européennes (voire Maghrebines) comparables.

L'originalité au niveau méthodologique de l'équipe du CRESM (5) a consisté à considérer Khouribga comme une société urbaine marocaine parmi d'autres à étudier en tant que telle. L'activité minière est alors considérée à l'intérieur d'un phénomène global. Cette orientation présente l'avantage de ne pas observer la ville uniquement à travers le puits de la mine et de faire, par conséquent une sociologie de la ville et non pas dans la ville.(6)

NAISSANCE DE LA VILLE

Deux tribus se partageaient la région où fut implantée Khouribga : les Ouled Bahr el Kbar au Nord-Est de la ville future, comprenant les Ouled Brahim, les Goufaf et les Beni Ikhlef d'une part ; et les Ouled Bahr es Sghrar au Sud et à l'Ouest d'autre part, comprenant les Ouled Abdoun, les Fokra, les M'Fassis et les Ouled Azzouz. Ces tribus étaient nomades, vivant un peu de cultures céréalières (blé et surtout orge) mais principalement grâce à un cheptel important de moutons.

Après le développement très rapide de la ville, la région fut transformée. Les pasteurs nomades se sont sédentarisés pour la plupart. La culture de

(4) G. LAZAREV et P. PASCON : "Gestion des villages miniers"

(5) Centre de Recherche et d'Etudes des Sociétés Méditerranéennes.

(6) U. HANNERZ "Explorer la ville". Champ urbain. Trad. I. Joseph

l'orge fut généralisée. La colonisation européenne a développé des cultures maraichères sur les terres les plus fertiles.

Le recrutement des ouvriers posait énormément de difficultés. La société rurale était très réticente au travail à la mine. On a eu d'abord eu recours aux nomades qui devaient fournir quatre jours de travail par an et par homme à leur caïd (influences maraboutiques ?) (7) et à des condamnés de droit commun. Mais dès les années trente, l'Office Chérifien des Phosphates instaura une politique de prospection systématique et de recrutement d'une main d'oeuvre berbère dans le Sud-Ouest du pays (surtout dans la région d'Agadir). Ce fut d'abord une immigration d'hommes seuls qui voyaient dans le travail à la mine une source de revenus à réinvestir dans la communauté villageoise d'origine. La politique de l'administration des mines consista ensuite à les fixer par l'attribution d'un logement gratuit et des avantages sociaux. Ce qui encouragea beaucoup d'entre eux à s'installer en famille à Khouribga. La présence berbère à dominante Soussi dans la ville a toujours été importante, organisée et non intégrée à la population locale. Au contraire, on peut dire qu'une certaine animosité a souvent opposé ces deux composantes principales de la ville.

La diversité culturelle de la ville fut accentuée par l'appel de la part de l'O.C.P. à une main d'oeuvre qualifiée provenant de plusieurs contrées du bassin méditerranéen et également du Nord de la France : Grecs, Italiens, Maltais, Espagnols, Français.

Cette hétérogénéité des cultures, si elle s'est trouvée exprimer à la mine, n'apparaissait pas cependant dans la répartition spatiale, résidentielle, des différents groupes.

LES ESPACES DE LA VILLE

La morphologie urbaine de Khouribga suit deux logiques qui se recoupent : celle de la ville minière et celle de la ville coloniale. La première distingue la ville de l'OCP et la "ville libre", c'est à dire qui ne dépend pas administrativement de la mine. La seconde est celle que l'on retrouve dans les villes

(7) Précisons que toutes ces indications sont de deuxième main. Nous nous appuyons sur un bilan des études sur Khouribga faites par F. Duchac. Ces indications sont très "parlantes" pour nous à partir d'un vécu de plus de quinze ans dans cette ville.

du Maroc : une ville de type européen, commerciale, avec sa dépendance résidentielle et administrative ; et une ville de type arabe avec ses trois parties : ancienne et nouvelle médina et bidonvilles. La séparation entre les deux modèles urbains est matérialisée par la voie ferrée qui permet d'acheminer le phosphate vers le port de Casablanca d'où il est exporté (cf. carte 2).

La ville européenne

Elle se compose de deux zones :

- la zone commerciale et administrative

Elle s'étend au sud de la voie de chemin de fer. Elle comprend les commerces et les administrations (PTT, banque, perception, Municipalité, siège de la Province...). Elle est constituée par quatre rues parallèles qui débouchent sur deux places. L'une à l'ouest (Place de l'Istiglal) où se trouve actuellement le siège de la Province de Khouribga et qui est devenue un véritable centre politico-administratif, mais qui jusqu'aux années 60 avait une fonction marginale ; c'était un grand terrain vague où très souvent avaient lieu des rencontres de football entre les gamins de la ville européenne et ceux de la ville arabe. L'autre, à l'est (Place de la Liberté qui, jusqu'à la fin des années 60 a représenté le centre de Khouribga). C'est là où se trouvait l'unique bureau de Poste, la banque, c'est aussi un carrefour du trafic des véhicules.

Dans les représentations des Khouribganais, "aller en ville" c'était aller dans ce quartier. L'autre côté de la voie ferrée représentait "le souk" Mais dans la réalité le commerce qui existait dans ce quartier était destiné plutôt aux européens et aux cadres marocains. Il y avait à l'origine des épiceries, des cafés, deux hôtels et un cinéma, un magasin d'articles de sports, une librairie, des magasins de vêtements. Le commerce d'alimentation était tenu par des grecs, des berbères, des juifs. Les cafés et les hôtels appartenaient très souvent à des français. Après l'indépendance, tous ces commerces ont été progressivement rachetés par des Marocains dont beaucoup de berbères originaires du Souss. Tout le monde à Khouribga connaît la progression fulgurante dans différents secteurs du commerce de la ville, d'une famille soussi qui s'est implantée dans les années 50. Le développement de ce commerce s'est réalisé en s'appuyant sur une logistique communautaire.

En fait dans le domaine de l'approvisionnement, seul l'alimentation et les cafés ont pu vraiment se développer à Khouribga. Les autres commerces

souffraient de la concurrence de Casablanca qui se trouve à une heure et demi de voiture. Cette concurrence a toujours handicapé la croissance de beaucoup de secteurs commerciaux de la ville. La relative aisance pécuniaire des résidents de la ville européenne et l'interconnaissance qui régnait dans ce secteur permettaient aux épiciers de concéder des crédits et de pratiquer un système de livraison des provisions à domicile d'une façon régulière. Khouribga est aussi la ville des triporteurs. En 1960 la zone commerçante avait une densité de 150 habitants à l'ha. (945 habitants)

La ville des cadres

Au sud du centre commercial s'étendait la ville des cadres. Ce qui frappe c'est sa disproportion au niveau de la superficie avec la zone des commerces(8). Elle occupe tout le sud de la ville. C'est un ensemble de quartiers de villas à dimension variée. Il s'agit d'une véritable ville et non pas de quartiers résidentiels parce que l'équipement y est presque complet : des églises (catholiques, protestante, orthodoxe), un hôpital privé de l'OCP (en fait le plus grand de la ville), des terrains de sports, le cercle (un café et une salle des fêtes), deux écoles, un collège et un économat (centre d'alimentation). Les gens sont répartis dans les différents quartiers selon deux critères : la position dans la hiérarchie des cadres de l'entreprise, et la taille de la famille.

C'est un espace paisible, peu animé, qui à l'époque du protectorat était dominé par un mode de vie français villageois : interconnaissance forte, pratique des rituels religieux du dimanche, fêtes, kermesses liées au calendrier religieux.

Après l'indépendance et jusqu'à la fin des années 60, la ville s'est progressivement marocanisée. Certaines formes du mode de vie européen se sont maintenues mais les contenus culturels ne se sont pas modifiés.

La ville arabe

Il faut distinguer la médina proprement dite qui ne dépend pas administra-

(8) 5265 habitants en 1960, en majorité européens

tivement de la mine même si elle en dépend économiquement, et les quartiers arabes construits par l'O.C.P.

- La Médina

C'est la zone comprise entre la voie ferrée et la forêt domaniale qui délimite la ville au nord. Ce sont des maisons basses typiques, des anciennes médinas arabes. Les rues plus étroites que dans la ville européenne sont très animées. On assiste à un grand trafic de véhicules et de piétons. Les commerces sont denses et les cafés, très nombreux, sont très fréquentés.

Entre la médina et la voie ferrée un grand espace a servi d'emplacement au souk de Khouribga qui se tenait tous les dimanches et qui rassemblait sur un même lieu les paysans de la région et les citadins. Aujourd'hui cet espace a été occupé par des lotissements.

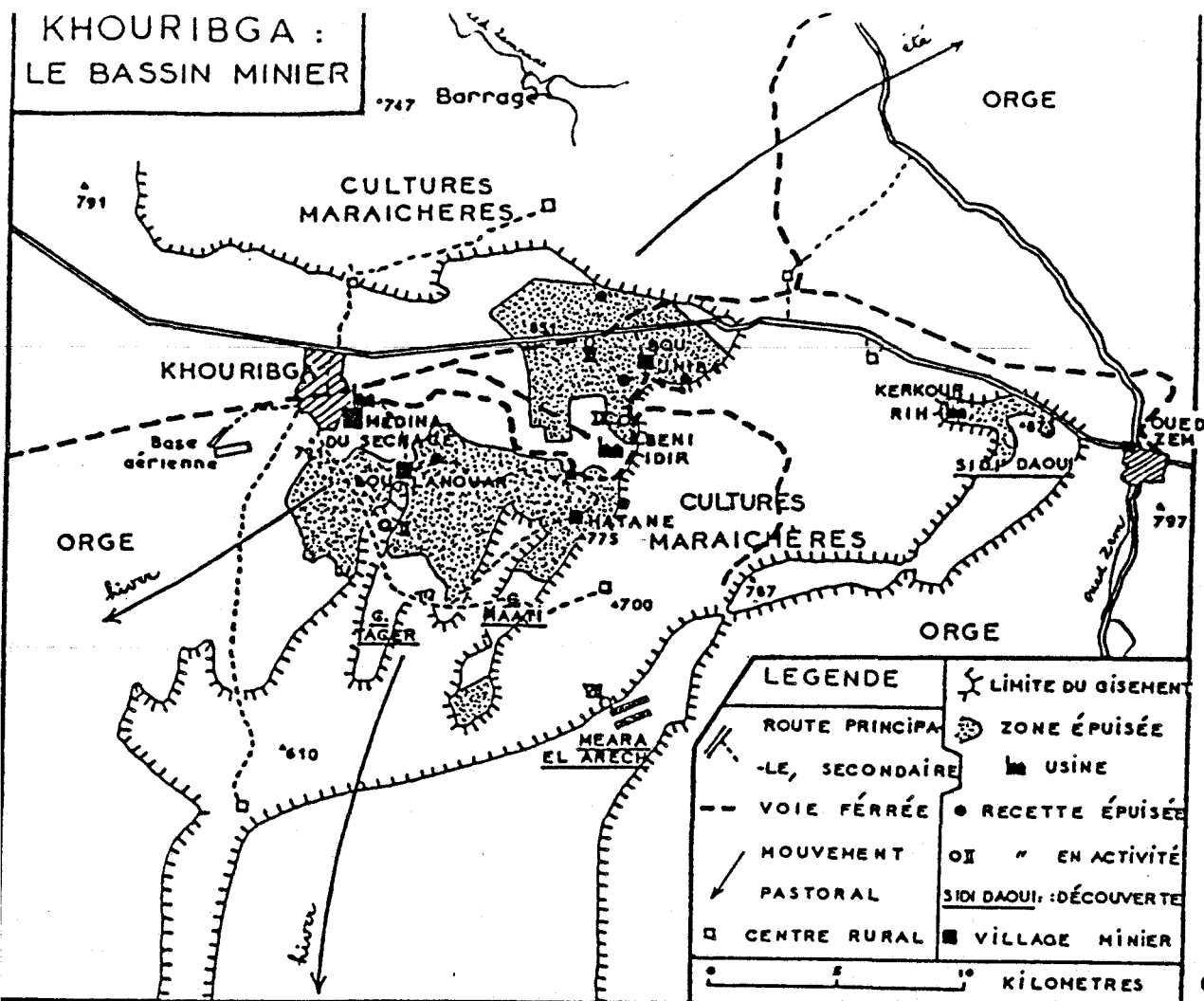
Entre deux extrémités de la ville arabe, deux douars urbains (bidonvilles) se sont développés surtout après la seconde guerre mondiale : Douar Lahouna (à l'ouest) et Douar Allal (9). Au départ, les migrants commencent par construire une nouala, c'est-à-dire une construction constituée essentiellement par un bâti conique de roseau et de chaume. La nouala est généralement entourée d'une cour fermée : la zerriba. Son propriétaire la construit avec trois fois moins de frais qu'une baraque de bidonville (Bleuchot 1970).

A ces quartiers de bidonvilles se sont juxtaposées des constructions en dur appartenant généralement à des ouvriers retraités de l'O.C.P. Ces douars urbains logent environ le quart de la population de Khouribga, et n'ont jamais bénéficié des travaux d'assainissement nécessaires. Le Douar Lahouna a traditionnellement abrité les activités marginales de la ville (prostitution, etc..)

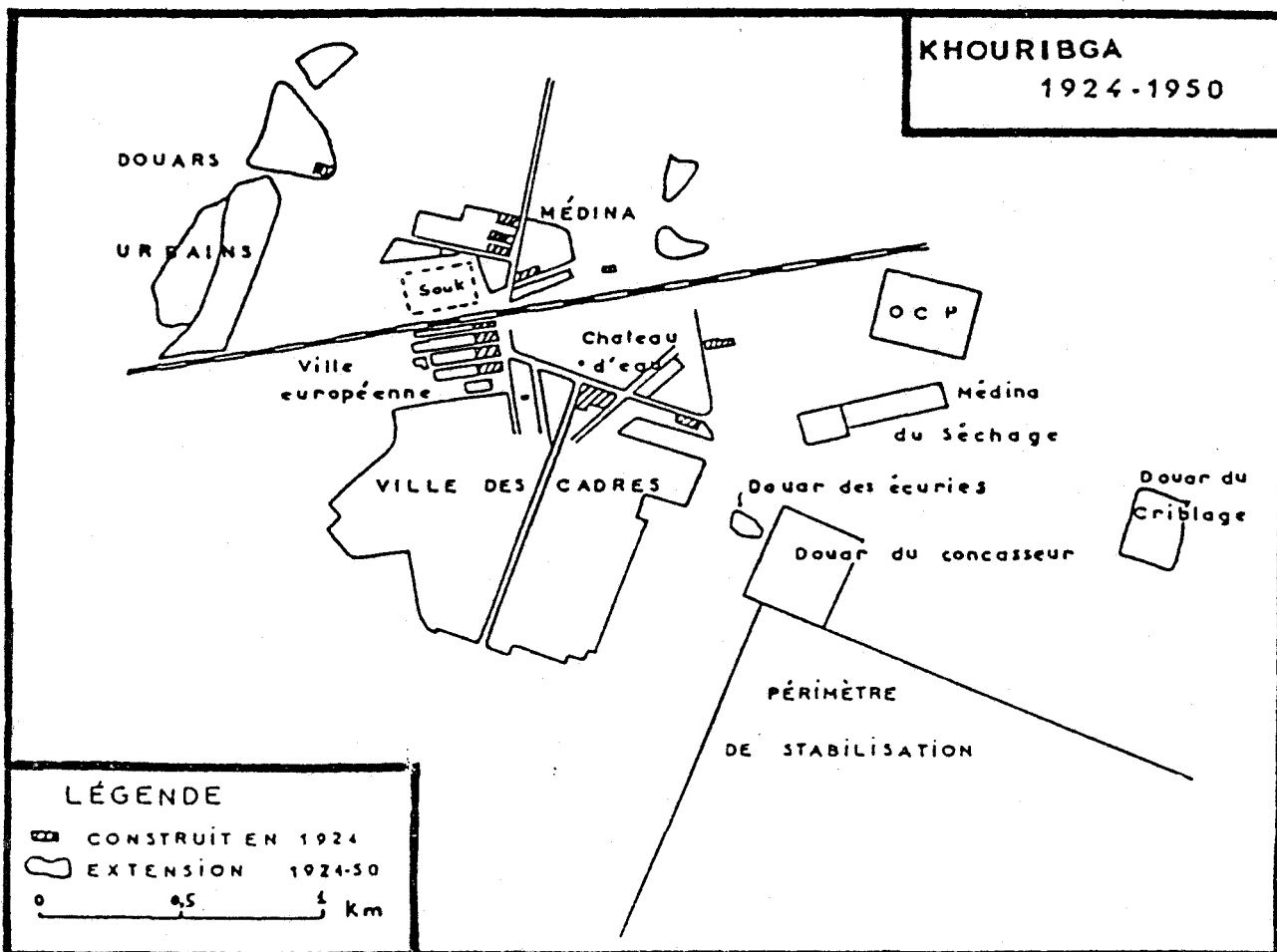
- Les Médinas de l'O.C.P.

Il s'agit d'un ensemble de quartiers à l'ouest de la cité des cadres construits par l'entreprise minière, par tranches au fur et à mesure du développement de l'exploitation du phosphate. Ces constructions traduisent la volonté de l'O.C.P. de fixer la main-d'oeuvre recrutée dans le sud-ouest du Maroc.

(9) Très souvent, au Maroc, le bidonville porte le nom du propriétaire du terrain sur lequel se sont érigées les baraques.



Carte 1



Carte 2

Ce qui est étonnant, c'est que l'architecture privilégiée a été celle de la maison traditionnelle arabe, celle d'une urbanité qui relève de "l'arabisation" (10) du protectorat français, alors que la finalité était de ménager une transition en douceur entre la ruralité et une certaine citadinité. On a construit des médinas et on les a appelées des villages. Et on y a logé des berbères. Cet ensemble de "petites villes" préconstruites a été conçu en trois phases : l'ancienne médina de séchage construite dans les années 30, la nouvelle médina érigée entre 1955 et 1960 et un troisième quartier terminé en 1965. Le tout a été couronné par l'édification d'une grande mosquée. Il s'agit de villes clés en main, toutes équipées : écoles, infirmeries, hammans, fontaines, moulins, fours à pain....

Il faut ajouté à cet ensemble qui constitue la ville de Khouribga deux petites agglomérations qui, fonctionnent en petites villes satellites et qui ont été construites à proximité des gisements : Bou Lanouar et Bou Jniba.

A partir des éléments que nous venons de passer en revue rapidement, nous pouvons dire que Khouribga se présente comme une juxtaposition d'ensembles urbains très marquée par l'existence de la mine. Chaque élément de cet ensemble paraît excentré. La ville a toujours été à la recherche d'un centre, au niveau urbain du terme. Jusqu'aux années soixante l'O.C.P. a été le principal centre de décisions au niveau économique et politique au sens de la gestion totale d'une cité.

A la fin des années soixante (10 juillet 1967), un décret royal crée la province de Khouribga, afin de donner à la région une réalité sociale et administrative de plus en plus indépendante de l'activité minière. Comment s'est traduite cette orientation en terme de mutations des pouvoirs de décision ? Quelles conséquences ont-elles eues sur les différents groupes sociaux ? Quel est l'héritage d'une tradition minière dans les modes de vies qui ont existé en ville ?

Un schéma directeur (11) prévu comporte un projet de création d'un pôle central au nord de la voie de chemin de fer, c'est-à-dire en dehors du fief de l'O.C.P. Tout le nord-ouest de la ville a été de ce fait transformé :

(10) "Arabisations : Pour caractériser un air de famille, nous avons rassemblé sous ce mot de très nombreuses traces d'arabisation des formes architecturales importées d'Europe. Remontant par la suite de ces caractères vers ce qui permettait d'en expliquer l'apparition et la différenciation, nous avons étendu le sens de ce terme au "climat" qui associait ces opérations d'hybridation à certaines formes de sympathie envers un monde arabe aux contours fluctuants : une arabie".

F. BEGUIN : "Arabisations", Paris, Bordas 1983, p.1

(11) Plan 1981-1985

création de lotissements, installation d'une grande gare routière desservant le nord (Casablanca, Rabat...), le Moyen-Atlas (Béni-M'laï, Kénifa..), et le Haouz (Marrakech), aménagement d'un espace plus important pour le souk, au nord de la ville mettant plus en relation Khouribga et sa région. Quelle est l'origine des capitaux réinvestis ? Nous savons que les revenus provenant des salaires payés par l'O.C.P. sont relativement importants (12). Quels sont les groupes sociaux qui ont investi dans l'immobilier ? Comment à partir d'une ville minière a-t-on évolué vers une ville dont la centralité ne dépend pas entièrement de l'entreprise de phosphate ?

Telles sont les questions cadres qui pourraient être posées dans une recherche sur Khouribga.

LES ESPACES MIGRATOIRES

Khouribga a été une ville où des vagues migratoires importantes se sont superposées ; c'est une ville d'immigration. Pour Robert Montaigne, le fait majeur de la transformation de la société globale marocaine d'aujourd'hui est la migration vers les villes de plus d'un million de ruraux depuis le début du siècle (13). Dans ce contexte, Khouribga a accueilli depuis les années 20 une population importante de ruraux venant du sud du Maroc.

La deuxième période importante du peuplement de la ville a eu lieu au lendemain de la deuxième guerre mondiale avec l'arrivée d'immigrants venant de l'autre côté de la Méditerranée ; et d'autres pays du Maghreb, principalement d'Algérie. Et enfin, nous pouvons situer une troisième période, à partir de la fin des années 60, où les migrants sont venus de plusieurs régions du Maroc suite au départ progressif de la population européenne.

Khouribga est aussi une région d'émigration. La mine a vu sa production baisser à la suite de la chute des cours mondiaux du phosphate. En plus, l'OCP a engagé un important processus de mécanisation, et a procédé à un débauchage d'ouvriers(14). Ceci a encouragé des mouvements migratoires vers les villes plus au nord (surtout Casablanca) et vers l'Europe (Hollande et France). Cette

(12) On estime que 66% des revenus de la province proviennent de l'OCP, cf C.E.R.F.-S.S.O. de Khouribga, 1971.

(13) R. MONTAGNE : "La naissance du prolétariat marocain" Cahiers de l'Afrique et de l'Asie. Ed. Peyronnet et Cie. Paris 1951. Il s'agit d'une enquête collective que Montagne dirigea de 1948 à 1950.

(14) Les effectifs sont passés de 10640 en 1961 à 8960 en 1971. cf enquête C.E.R.F.-S.S.O. de Khouribga

Cette émigration en France participe aussi, à sa manière, au développement de Khouribga par un investissement non négligeable dans l'immobilier.

Il y a quelques années dans une recherche sur une ville minière en Moselle nous avons pu mesurer la vivacité des liens qui existent entre une petite colonie Khouribganaise en France et la ville d'origine.

GROUPE DE RECHERCHE

Villes et citadins des tiers-mondes

(CNRS, ORSTOM, Université LYON II)

Programme "Citadinités"

Dossier n° 2

**ANTHROPOLOGIE ET SOCIOLOGIE DE
L'ESPACE URBAIN**

Document provisoire

Octobre 1986

Mise en forme du dossier :

- Ph. HAERINGER

- J.C. DAVID

GLYSI - Département 'D' ORSTOM - IRMAC

correspondance : GLYSI, Université Lyon II, Avenue Pierre Mendès-France - 69500 BRON

Tél. : 78 00 69 83